

[Deuxième parenthèse : l'ergatif]

L'ergatif

« Au commencement, Faustroll a ri le monde. »

Alfred Jarry

Une autre question difficile encore, au passage. Mais elle est condition de la langue pensante.

Les hommes parviennent assez aisément à décrire les actions, les objets, les moteurs, au moyen des verbes et de leurs compléments d'objet, mais ils sont beaucoup moins doués pour trouver précisément le *sujet* du verbe. Voyez nos phrases quotidiennes — « *il* » pleut... Quelle est vraiment la cause ? « *Les éclaircies* ont attendu la fin du week-end. »¹ Est-ce que ce sont vraiment « les éclaircies » qui « ont attendu » ? Heureux celui qui peut connaître la cause des choses ! « *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* » (Virgile)² !

On peut dire plaisamment du sujet du verbe (en un mot de « *l'agent* » pour la linguistique) ce que Lao Tseu dit du Tao : « Le [sujet du verbe] qu'on tente de saisir n'est pas le sujet du verbe lui-même ; le nom qu'on veut lui donner n'est pas son nom adéquat »³. Cette question départage les langues elles-mêmes⁴... et s'impose à la réflexion de tout être parlant de *trouver le vrai sujet* ; à travers toute grammaire, de distinguer l'agent (*ergatés*, « celui qui travaille ») du patient, la cause exacte du verbe, le verbe en cause !

¹ *Le Parisien*, 20 juillet 2009. C'est nous qui soulignons le sujet du verbe.

² Virgile, *Géorgiques*, II, 490.

³ Lao-tseu, *Tao tö king*, traduit du chinois par Liou Kia-hway, Gallimard, 1967, p.33.

⁴ Il existe même un cas de restauration du « *patient* » [l'opposé de *l'agent*, en linguistique], dans l'hébreu israélien, et une langue à part, le basque, pour traiter l'agent par un cas spécial, l'ergatif (Claude Hagège, *Dictionnaire amoureux des langues*, Plon-Odile Jacob, 2009, pp.23- 30)... ; et une langue, le puamotu (la langue des Puamotu, habitants de l'archipel des Tuamotu), pour placer le sujet après le verbe, assez géniale pour ne se sentir concernée par aucune action... Nous en traitons dans *Le Ciel & la carte, récit de voyage dans les mers du Sud à bord de La Boudeuse*, Seuil, 2010, chapitre 21

Il est sûr que le système S-V-P (Sujet-Verbe-Prédicat dans cet ordre) garantit la logique (du moins la logique d'une logique...) et favorise l'ergatif, qui est à peu près la même idée ; mais cela ne suffit pas encore !

La place du sujet dans une phrase marque la zone sensible où s'énonce, comme Cause, Origine, une question presque toujours imprécise. L'ergatif désigne ainsi une place vacante, que la réflexion échoue le plus souvent à remplir : la place de « Dieu », sujet creux de la question dont on parle — surtout s'Il s'affirme lui-même, en l'occurrence, comme le Verbe...

Eux-mêmes, les « *croyants* », ne peuvent se dire tels que pour admettre cette donnée simple : « Dieu » est un *signifié sans signifiant*. C'est très facile : Il est un *signifié* (le sens, le contenu), parce que tout le monde comprend ce que je dis quand je dis « Dieu » ; mais « Dieu » est un signifié sans *signifiant* (la matérialité du contenant), en ceci que personne ne sait en donner l'extension dans le temps et dans l'espace, la consistance, l'existence tangible. « Dieu » est un sujet inconsistant (sans signifiant, gazeux), c'est pourquoi il a des « *croyants* ».

Aussi, en grammaire même, le sujet du verbe occupe-t-il cette place vide, magique, béante, la place *du* religieux, et c'est pourquoi il (le religieux) revient sans cesse l'occuper, dès lors que la pensée défaille ou se dérobe. Le sujet du verbe impensé, cette roue à aubes qui produit constamment de la métaphysique⁵, voilà comment comprendre que « *Dieu est inconscient* » (Lacan).

Cette place du sujet offre alors une aubaine pour Je, son Moi étant *celui qui la ramène*. Si le sujet parlant occupe la place légiférante, autrement dit s'il dit Je à la place de la cause, s'il se prend pour l'agent, il ne pense plus. Il se prend pour Napoléon. Un moi qui se proclame unique intérêt de la chose. Trotsky appelait cette érection du « je » un *maïakomorphisme*⁶ — ce n'était pas une raison pour laisser persécuter Maïakovski.

⁵ Tel est le champ ouvert par la *sémanalyse* de Julia Kristeva : « Sémanalyse : conditions d'une sémiotique scientifique » in *Semiotika*, IV, 1972.

⁶ Julia Kristeva, « L'éthique de la linguistique », *Critique*, mars 1974, p. 211.

Les langues me pensent par leur structure, ergative ou non ; mais nous pensons dès que *nous* décidons de l'agent et du patient. (Il est vrai que l'on voit de plus en plus, en langue française, quelque Je-Moi s'affirmer comme le support même de la « philosophie »...) ⁷ Or il y a une ergativité du rêve, une cause (un agent) en forme de poupée russe par quoi s'accomplit le désir refoulé et infantile — et si ce n'est pas le contenu du rêve qui accomplit le désir, mais l'acte même de rêver ⁸, peut-être rêve-t-on différemment en langue française ?

Écrire, mettre au clair, c'est trouver le sujet du verbe. C'est sur ce point que l'on reconnaît l'objectif de la langue française, à ce tournant qu'on l'attend ; et c'est là que l'on voit opérer, comme une *orientation*, cette anthropologie qu'elle implique, dévouée ou dévolue à la répression du Moi : cette langue avec son *Je* fêlé, discret ou secret ou muet, estompé en voyelle blanche (Odilon Redon derrière son rideau) ne se dispose pas à la fonction de la Cause, ne se conçoit pas sans réserve comme l'agent : c'est ainsi que la culture ouvre le champ à la langue pensante, favorise la problématisation de l'objet :

il ne se dit pas assez que le français est une langue *philosophique* ⁹, pour cette forme culturelle de l'ergatif autant que pour la vocation de *mise au clair*, autant qu'avec la précision imparable des *synapsies* ; ces dispositions ne sont pas par

⁷ « *Comment je philosophe ?* » Telle est la question qui n'intéresse personne, qui *ne regarde que soi*, qui ne se pose qu'au miroir de Blanche-Neige, la question par excellence non-philosophique, inaugurale pourtant d'une « Leçon » de Bernard-Henri Lévy à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, à Paris, en avril 2009, parue sous un titre heureusement remanié, *De la guerre en philosophie*, Grasset & Fasquelle, 2010.

⁸ Sigmund Freud, *Formulation sur les deux principes de l'activité psychique*, article de 1911 ; Jean-François Lyotard, *Discours, Figure*, Klincksieck, 1971, p.246-247. remanié, *De la guerre en philosophie*, Grasset & Fasquelle, 2010.

⁹ Le latiniste Jules Simon rapporte dans ses *Mémoires des autres* (réédition Nabu Press, 2010, p.231-233) que l'on ne regardait pas le français comme une langue philosophique, en 1832, et que son professeur « avait pris la peine de traduire en français la traduction latine du *Discours de la méthode*, qu'il prenait pour l'original... ! Si ce doute pouvait subsister, la démonstration du contraire a été amplement administrée, depuis, avec le monumental *Corpus des OEuvres de Philosophie en Langue française sous la direction de Michel Serres*, publié aux Éditions Fayard de 1984 à 2005 en 139 volumes

hasard celles du Siècle des Lumières ou de la « pensée française »¹⁰ à la fin du vingtième siècle qui *règne* encore, de facto, sur l'université dans le monde, dans la tradition qui fait de la France une puissance *conceptuelle*¹¹ : « Tour à tour, la France a formulé les idées de Personne au XVI^e siècle, d'État au XVII^e siècle, de Bonheur et de Liberté au XVIII^e siècle, de Révolution au XIX^e siècle. Il n'est rien de moderne qui n'ait trouvé d'abord ses mots. Elle a inventé. Elle a rarement imité. »¹² ; et ce qui vaut pour la philosophie ou pour les essais en sciences humaines vaut pour le roman (mais non pas — au passage — pour la « poésie »)¹³ ;

¹⁰ Toute une génération d'intellectuels français, succédant aux existentialistes, une nouvelle pléiade digne de la période des chefs-d'oeuvre à la fin du XVII^e siècle, fonde l'influence actuelle et persistante de la France dans les sciences humaines, qui s'est substituée à la philosophie allemande disqualifiée après la guerre : Barthes, Benveniste, Bourdieu, Braudel, Castoriadis, Debord, Deleuze, Derrida, Foucault, Lacan, Lévi-Strauss, Ricoeur... ; on n'énumère ici que par douzaines, aussi faudrait-il encore plusieurs autres listes à même hauteur pour nommer les intellectuels français d'influence internationale à la fin du XX^e siècle : Baudrillard, Debray, De Certeau, Dolto, Furet, Genette, Kristeva, Legendre, Lefebvre, Lefort, Le Roy Ladurie, Lévinas, Lyotard, Morin, Nora, Rancière, Sibony, Todorov.... Voir la cartographie de l'influence internationale de Michel Foucault, traduit dans 157 pays, dans l'*Atlas* dirigé par Michel Foucher, *op. cit.*, p.154.

¹¹ L'*Atlas* (note précédente) confirme que la France est perçue comme telle dans le monde ; elle n'est donc pas qu'une « puissance moyenne ». « Voici en quoi la France intrigue et fascine éternellement : est-il possible de reconstruire une société de fond en comble ? » (*Le français dans le monde*, janvier 2014). « Il s'agit donc, ajoute Michel Foucher, d'une présence multiforme, active, qui n'est pas seulement liée à l'héritage. Il y a peu de pays où l'on s'inquiète de l'état du monde et où l'on pense le monde. » (*Libération*, 21 février 2014). « C'est en France que le rejet du fatalisme mondial face aux lois du Marché reste le plus fort. L'exception française tant décriée est un bloc de résistance qui vaut pour le monde. » Sébastien Lapaque, *Il faut qu'il parte*, Stock, 2008, p. 123.

¹² Thierry de Beaucé, *op. cit.*, p. 246.

¹³ Le sujet irrationnel, telle est la place assignée communément à « poésie ». Les exemples, il est vrai, abondent. « La nuit tricote... la lune boit le lait des couvents..., la rue partage sa robe..., la bise lève sa patte... » ces verbes se lisent en un seul « poème » (Suzan Allen, *Feu de tout bois*, Seghers, 1951, p.9). Déconstruite pour cette raison par ses avant-gardes successives, la « poésie » s'est fait une spécialité (et justement pas une définition) du sujet du verbe délirant. Celui-ci relève par excellence de la littérature. La « poésie », c'est encore autre chose : on s'en explique dans le *Traité du noème au théâtre*, in *États provisoires du poème*, TNP – Cheyne, 2011.

— dans les essais et les romans anglo-américains, massivement positivistes et néo-réalistes¹⁴, s'observe au contraire le « I » aigu et omniprésent¹⁵, l'agent qui occupe le premier plan *par écrit*, cet « *I think...* » que récuse et critique la tradition française, académique et littéraire (sans doute avec quelques bénéfices secondaires) : c'est pourquoi l'irruption du Je-Moi de Jean-Jacques fit rupture, par le séisme des *Confessions*¹⁶. La littérature (française en tout cas) n'est pas «naturellement» à la première personne, à la différence de l'américaine. Du point de vue de la conception française, le « I » semble immodeste ; du point de vue philosophique, il se met à la place de la cause ; dans les deux cas il est une prosopopée (il met en scène un absent).

¹⁴ Dominique Lecourt, *Pour une critique de l'épistémologie*, Maspéro, 1972. Jacques Bouveresse nuance cette affirmation dans *Critique*, n°327-328, « Peirce, Popper, l'induction et l'histoire des sciences », p.737 sq.

¹⁵ Julian Barnes, dans son fameux *Perroquet de Flaubert* : « En revenant de l'hôtel, j'ai acheté le texte d'*Un cœur simple*, dans une édition pour étudiant. » (Stock, 1986, p.19). Au long des trois volumineux tomes du Flaubert de Sartre, *L'Idiot de la famille*, le sujet de phrases est Flaubert ; dans le Flaubert de Barnes, c'est le perroquet.

¹⁶ On peut soutenir que Rousseau opère un déplacement de l'épistémologie vers la subjectivité. Mais ce déplacement a toute une histoire — et on a pu définir le Moyen Age comme «l'époque de la subjectivité» (Michel Zink, *La subjectivité littéraire autour du siècle de saint Louis*, PUF, 1985).